



## **ART ABSOLUMENT**

---

France

Janvier 2024

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **94869**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**



Edition : **Janvier - fevrier 2024**

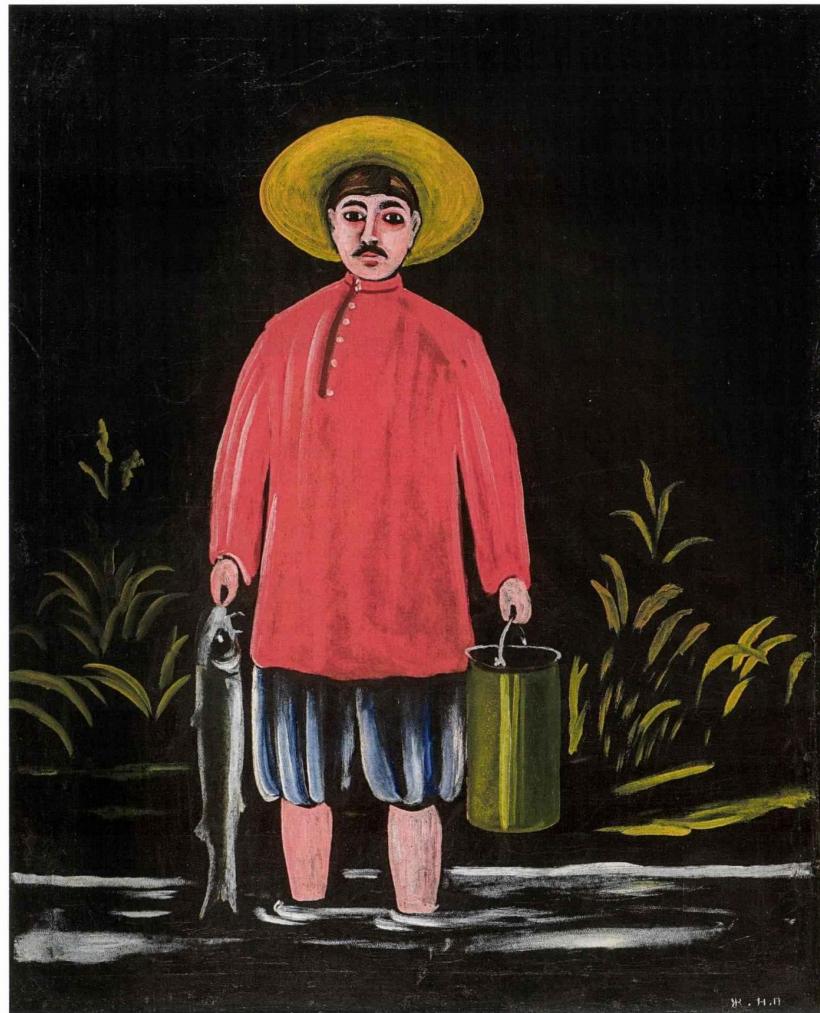
**P.4-5**

Journalistes : -

Nombre de mots : **420**

p. 1/2

/ SOMMAIRE /



## Chroniques

- 6 Carnets de route L'art sacré en montagne, l'église du Plateau d'Assy
- 8 L'état des choses Now and then : Rothko, Ruscha et Philemona Williamson
- 94 Continent-médias Ernest Pignon-Ernest à l'Académie des Beaux-Arts
- 96 Pages d'art Portraits et visages des regards d'Hubert Haddad et Itzhak Goldberg

## Actualités

- 11 Dix artistes chinois en France au musée national de l'Histoire de l'immigration / Dessin ancien : la collection Prat à Orléans / Suzanne Valadon au musée d'arts de Nantes / Chana Orloff l'indépendante au musée Zadkine / Itinéraires abstraits au Havre / À Lodève, singulier Brésil / Anselm Kiefer, la photographie et l'enfance au LaM / À Chaumont, la photographie fait des merveilles / Orsten Groom, un volcan à Sète / Edgar Sarin, révolutionnaire néolithique à Saint-Nazaire / Aux Réalités nouvelles, corps et décor de Rémi Delaplace

### De gauche à droite

Niko Pirosmani. Pêcheur en chemise rouge. Non daté, huile sur toile cirée, 111 x 89,5 cm. Musée national des Beaux-Arts Shalva Amiranashvili – musée national géorgien, Tbilissi. / Jean-Siméon Chardin. La Partie de billard. Vers 1720, huile sur toile, 55 x 82,5 cm. Musée Carnavalet, Paris. / Catherine Virollet. Statue cubique. 1985, acrylique sur toile, 163 x 143 cm. / Christine Safa. Auprès de [une êtreinte]. 2022, huile sur toile, 22 x 16 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Lelong & Co., Paris. / Jorge Camacho. L'oiseleur. 1992, huile sur bois, 65 x 85 cm.



## Découvrir

- 34 **Géorgie** Le grand banquet de l'art, de la Colchide à Pirozmani. Musée Art & Histoire et BOZAR, Bruxelles / Fondation Beyeler, Bâle / Centre d'art contemporain de Tbilissi
- 44 **La Régence à Paris** Creuset du bon ton. Musée Carnavalet, Paris
- 50 **Art contemporain du Bénin** Entre patrimoine et histoire à partager. Fondation Clément, Le François (Martinique)
- 56 **Catherine Viollet** Circulations de la peinture. Entretien
- 62 **Christine Safa** À contre-jour. Frac Auvergne, Clermont-Ferrand
- 66 **Maxime Duveau** La mémoire palimpseste. Entretien
- 72 **Jorge Camacho – Torgia – Alain Gruger** Les trois faces du dé. Espace Art Absolument, Paris

## Collectionner

- 78 **En galeries** Juergen Teller chez Suzanne Tarasiève / *Les Yeux du ciel* d'Antoine Grumbach  
à la galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris

## Débattre

- 82 **Recherche** Courbet au prisme du C2RMF / Delacroix et Courbet, la rencontre qui n'avait pas eu lieu.  
Musée départemental Gustave-Courbet, Ornans
- 88 **Livres** Au hasard, Bonnard ? / Dans les têtes de Van Gogh avec Pascal Bonafoux /  
Emily Dickinson illustrée par la peinture moderniste américaine / Collaborations en photographie /  
Stéphane Mandelbaum, top boy du dessin organisé

Famille du média : **Médias spécialisés  
grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **94869**

Sujet du média : **Culture/Arts  
littérature et culture générale**



Edition : **Janvier - février 2024**

**P.63-65**

Journalistes : **TOM LAURENT**

Nombre de mots : **1436**

p. 1/3

/ DÉCOUVRIR /

# CHRISTINE SAFA, À CONTRE-JOUR

« Le coucher de soleil vespéral est autant le spectacle des bluettes romantiques que l'embrasement sidérant annonçant une extinction », écrivait plus tôt en 2023 Jean-Charles Vergne pour *Beautés*, son ultime exposition au FRAC Auvergne. S'il y avait inclus deux petites toiles de Christine Safa tout juste acquises pour l'institution qu'il dirigeait depuis 1996 avec une affection certaine pour la peinture, c'est l'ensemble de l'espace d'exposition clermontois qui est cette fois consacré à la peintre tout juste trentenaire.

PAR TOM LAURENT

De la montagne schématique se redessinant dans ces deux petites vues de l'île de Corfou, Jean-Charles Vergne n'a pas manqué de noter qu'elle « n'a pas été peinte sur le motif, mais (...) après que le souvenir de la montagne et de ses ombragements, du ciel et de ses brumes à peine évanouies, se soit évaporé ». Car si le ressort d'une île, c'est qu'en embrasse toujours la vue depuis un ailleurs – en l'occurrence Paxos, une autre île, où Christine Safa était en résidence –, le regard qui fait retour sur celle-ci quand on la quitte prend irréparablement le risque d'Orphée ou de la femme de Loth, celui de perdre à jamais le pouvoir d'une fulgurance ou de voir son souvenir muer en statue de sel. Peindre un souvenir, c'est en mettre en jeu sa possibilité. « Ne manquez pas votre unique matinée de printemps », semble se rappeler à elle-même Christine Safa lorsqu'elle cite Jankélévitch, quant à la grâce et à l'effroi qui animent présence et perte dans sa propre peinture.

Sortie en 2018 des Beaux-Arts de Paris, Christine Safa fait partie – avec notamment ses amis Jean Claracq, Nathanaëlle Herbelin, Simon Martin ou Elené Shatberashvili, réunis en 2022 par l'exposition *Entre tes yeux et les images que j'y vois* à la Fondation Ricard – d'une génération

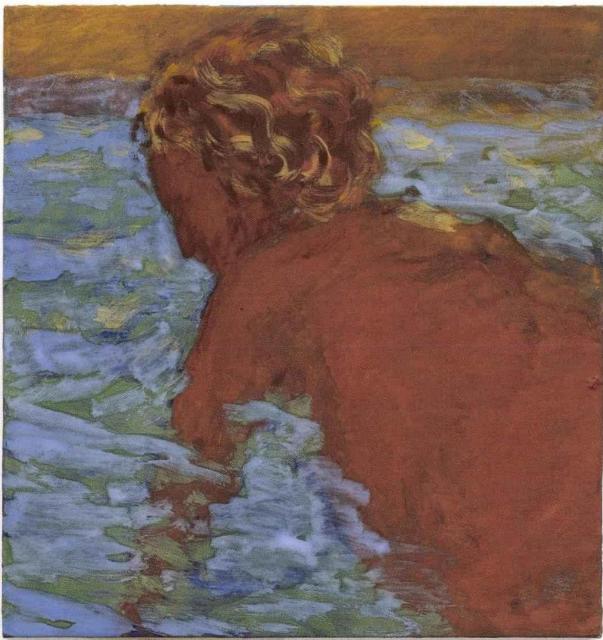
Christine Safa.  
*Montagne triangle (Paxos) I.*  
2022, huile sur toile, 50 x 40 cm.  
Collection Frac Auvergne.

## Christine Safa. De chair et de pierre

FRAC Auvergne, Clermont-Ferrand  
Du 18 novembre 2023 au 3 mars 2024  
Commissariat : Laure Forlay

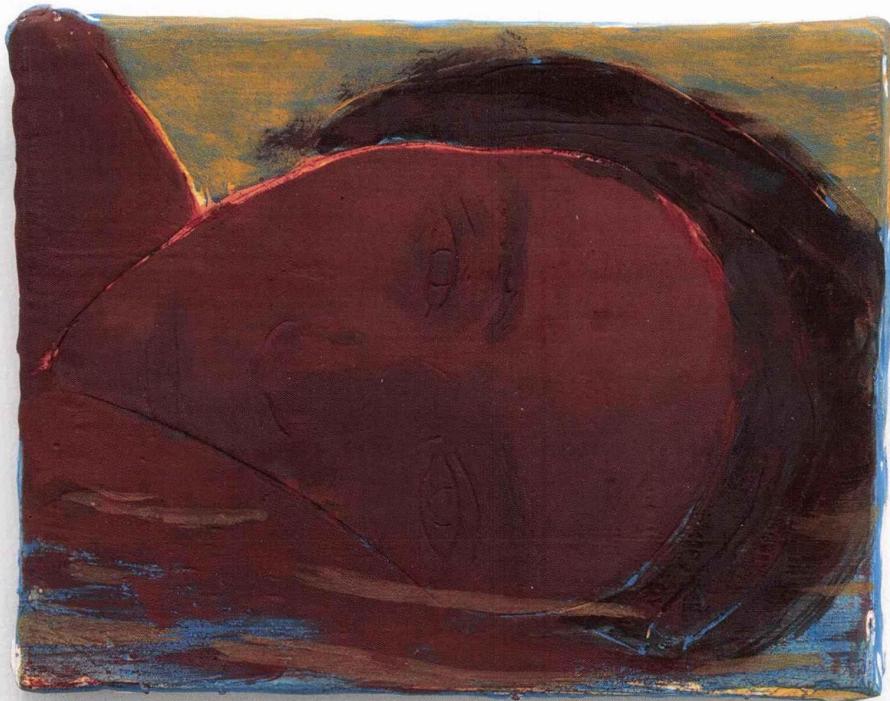
de jeunes peintres pour laquelle une dimension sentimentale, plutôt que d'être récusée, vient affecter le travail de peinture. Chez Safa, cela passe par un nombre restreint de sujets : sa propre figure, celle de son compagnon Nathan Berthet, lui aussi peintre, et des paysages méditerranéens, qui sont ceux que ses attaches libanaises lui ont mis sous les yeux dès l'enfance comme des moments privilégiés. « Le Liban que je connais, même si j'y passe du temps chaque année, n'est pas celui de mes grands-parents qui y ont toujours vécu, ni celui de mes parents qui sont venus vivre en France, mais une certaine lumière m'y rattache », explique-t-elle. Une lumière qui va jusqu'à imposer une part d'aveuglement – poussé à son paroxysme dans *Cherchant sans cesse du regard les rayons du soleil*, dont les bandes jaunes viennent presque rageusement barrer un visage enfoui – et rendent floues les frontières entre des motifs réduits à leur étendue : mer, ciel, montagne, soleil, parfois silhouettes d'oliviers pour le paysage, profil et traits abrégés de son visage et de celui de son compagnon, dont elle constate qu'il lui évoque ceux des figures antiques. « À

force de les répéter, ils deviennent autre chose que nos simples visages» : plus encore, en se combinant d'une toile à l'autre par recouvrement et effacement, l'étreinte des figures et du paysage les mène à se fondre les uns dans les autres. « Le Soleil a pris ton empreinte », explicite le titre d'un grand format de 2021, et si dans un petit tableau l'astre se fait fumerolle, si dans d'autres la masse d'une épaule ou d'un fragment de visage en vient à les muer en cime, une figure récurrente dérivant à la surface de l'eau peut aussi s'y voir comme un récif. Une île encore, qui arrime le paysage au même titre que *J'accepte d'être ici* loge sa propre figure allongée entre ciel et mer, lui octroyant l'espace de l'horizon. Une île sans cesse repoussée là, dont on ne peut atteindre que l'image changeante au gré des brumes et des coups de soleil et dont la tentation de penser en avoir fait le tour est déroulée par la peinture même. Dans *Le Jardin* – dont la peintre confie qu'il a accueilli toutes les maladresses d'un retour à une figure détaillée – et plus encore dans *Nathan au marais (septembre)* et son profil se détachant d'un paysage abandonné à l'ombre de la nuit, « plusieurs espaces se juxtaposent sur la toile, comme si chacun concentrat successivement la durée du regard porté sur lui », observe Laure Forlay, y perçevant un moyen de « moduler les nuances du souvenir ».



« Tu as absorbé la nostalgie de tes parents possédée par la perte... Un paradis perdu... Un paradis n'est plus un endroit », avait pu noter Christine Safa en 2016, alors qu'elle était encore à l'École des Beaux-Arts, à l'écoute des paroles de la poëtesse et peintre Etel Adnan à la vidéaste Joana Hadjithomas, elle aussi échappée des cercles de la désolation d'un Liban natal pour ne pas cesser de se retourner sur sa vue. Ne se trouvant pas de légitimité à peindre l'enfer, car née et ayant grandi en France mais ne pouvant fermer les yeux sur l'éblouissement qui la lie au Liban, Safa cherche donc ce « paradis qui n'est plus un endroit » dans des fragments de stèles phéniciennes sorties du temps que lui offre à contempler le département des Antiquités orientales du Louvre. Car si pour elle « la sculpture aide à la peinture », c'est en partageant avec son compagnon et ses camarades des Beaux-Arts une attention soutenue à une certaine cuisine qui fait le métier de peindre qu'elle retrouve la minéralité calcaire des peintures murales d'Ounsou ou de Cyrène – un temps soutenu dans cette quête par une palette réduite à l'ocre, au jaune égyptien ou au bleu. Expérimentant des recettes de caséine jusqu'à y mêler de la poudre de marbre pour préparer papiers et toiles, elle en vient à inciser l'épaisseur encore humide de cette couche avant d'y appliquer la couleur, y gravant à fins traits le dessin de ses figures, dès lors inscrites dans une géologie de sa peinture. Dans *L'Apostrophe muette*, son remarquable essai sur les portraits du Fayoum, Jean-Christophe Bailly exhume un mythe égyptien rapporté par Plutarque : « Amon était né avec les deux jambes réunies ; il ne pouvait marcher et la honte de son infirmité le faisait vivre solitaire ; mais Isis, grâce à une incision, sépara les deux membres et lui permit de se déplacer normalement. » Relisant ce mythe comme une allégorie de la mimésis, Bailly voit dans cette incision une rupture entre statuaire archaïque – aux « jambes collées » – et celle de l'âge classique – « ressemblante » –, entre la figure qui « était censée être douée d'un pouvoir et incarnait véritablement le dieu » et celle qui « en abandonnant la magie de la présence, est devenue à proprement parler une image, c'est-à-dire une évocation qui se sait être l'évocation d'une absence ». C'est sans doute le désir concomitant de ces deux registres qui vient conduire l'œuvre, encore jeune mais dont les directions sont profondément

Christine Safa. *Nathan (Venise)*.  
2023, huile sur toile, 65 x 62 cm.  
Courtesy de l'artiste et galerie Lelong & Co., Paris.  
À droite : *L'instant où je vois*.  
2022, huile sur toile, 14,5 x 18,5 cm.  
Courtesy de l'artiste et galerie Lelong & Co., Paris.



ment ancrées, de Christine Safa. Celui d'une peinture qui puisse concilier la perte d'un paradis et la possibilité d'une île. Au FRAC Auvergne, un petit tableau de 2021 se serait presque caché à notre vue : il ne figure pas un paysage mais

un visage, que le passage d'une ombre ceint en deux. Un épais voile noir vient l'enfouir à moitié, le ton sourd d'un ocre recèle le dessin incisé d'un œil bien ouvert. Christine Safa lui a donné ce nom évocateur : *Pays rêvé, pays réel*. ■

## Christine Safa en quelques dates

Née en 1994 au Chesnay. Vit et travaille à Paris.  
Représentée par la galerie Lelong & Co.

### Expositions personnelles\* et collectives (sélection)

- 2023 | *La Forme rêvée d'une forme vue\**, galerie Lelong & Co., Paris  
| *Beautés*, FRAC Auvergne, Clermont-Ferrand  
| *Immortelle*, MO.CO, Montpellier  
| *L'Île intérieure*, Fondation Carmignac, île de Porquerolles  
| *Voir en peinture*, MASC – Musée d'Art moderne et contemporain, Les Sables-d'Olonne /  
Musée Estrine, Saint-Rémy-de-Provence
- 2022 | *C'era l'acqua, ed io da sola\**, ICA Milano, Milan  
| *Entre tes yeux et les images que j'y vois*, Fondation d'entreprise Pernod Ricard, Paris
- 2021 | *L'Habitude du ciel\**, galerie Praz Delavallade, Paris  
| *Horizons*, galerie Lévy Gorvy, Paris